

Représentations linguistiques des locuteurs natifs du hausa

Fabrice ROUILLER

Université de Lausanne

Nous nous intéressons ici aux locuteurs et locutrices natifs du hausa qui, selon les statistiques disponibles, représentent plus de 50% de la population du pays. La répartition des hausaphones natifs par zone d'enquête peut se lire dans le tableau ci-dessous :

	Fréquence	%
Agadéz	113	8.1
Ayorou	11	0.8
Boboye	55	4.0
Diffa	95	6.8
Dosso	38	2.7
Dogondoutchi	73	5.2
Filingué	88	6.3
Gaya	57	4.1
Kollo	10	0.7
Maradi	206	14.8
Niamey	232	16.7
Say	29	2.1
Tahoua	114	8.2
Téra	3	0.2
Tillabéri	10	0.7
Zinder	258	18.5
Total	1392	100

1. Profil linguistique des répondants

Parmi les locuteurs natifs du hausa qui prétendent parler, au moins, une seconde langue, le songhay-zarma a la préférence de 474 informateurs sur 771, soit plus de 60%. Le français reçoit 371 (48%) réponses et est suivi, loin derrière, par le fulfulde (90 individus), le kanuri (88) et le tamajaq (71), ce qui représente, pour chacune de ces trois langues, un faible taux de 10%. Les plus nombreux à déclarer parler le songhay-zarma (taux supérieur à 90%) vivent dans les espaces à dominante songhay-zarma comme la région de Tillabéri – mais ici, la strate est trop peu fournie pour que l'on puisse se permettre une généralisation et d'ailleurs, la région ne compte pas un nombre très important de hausaphones natifs. Dans les zones au moins bilingues (hausa et songhay-zarma), comme Dosso et Filingué, la pratique de la deuxième langue véhiculaire nigérienne est aussi très importante. A Niamey et Gaya, deux zones où les deux langues sont en

contact permanent, ils sont encore 85% à en déclarer la pratique. En zone à dominante hausa, chez les hausaphones de Tahoua et de Maradi, plus de 30% déclarent parler le songhay-zarma. C'est aussi dans ces deux dernières régions que la pratique du français semble la plus forte (70%), alors que, dans la capitale, seuls 40% de hausaphones en reconnaissent la maîtrise. Pour les langues minoritaires, les contacts des populations représentent le facteur principal de leur acquisition. En effet, on trouve surtout des hausaphones parlant le fulfulde à Diffa et à Say. Pour le le tamajaq, c'est dans le centre-nord du pays (Agadèz) qu'il est le plus parlé par les hausaphones (56%), alors que les zones de Filingué et de Tahoua ne comprennent que 15% de locuteurs du tamajaq comme langue seconde. Si le kanuri est parlé par 85% des hausaphones de la région de Diffa, ils ne sont plus que 20% à Zinder.

2. Les contextes d'oralité familiale (famille, amis, marché)

La pratique des langues secondes est fortement liée à leurs domaines d'utilisation. En effet, si en famille, c'est le hausa qui est majoritairement parlé (plus de 90%), on relève quand même 122 personnes qui disent y parler aussi le songhay-zarma, ce qui représente presque 10% des répondants. Dans le Boboye on enregistre le plus grand nombre de hausaphones pratiquant aussi la deuxième langue véhiculaire en famille. Dosso et Niamey affichent un score de 20% alors qu'à Filingué et Gaya, les contacts entre les deux langues semblent n'avoir que peu de répercussions sur les idiomes pratiqués en famille. Quant à la langue officielle, elle ne passe la porte que d'un très petit nombre de foyers. Les relations amicales sont aussi tissées en hausa mais là, 308 individus, soit 22%, disent aussi pratiquer le songhay-zarma et 162, 12%, le français, dont 25% disent utiliser la langue officielle avec leurs amis dans la capitale. Les autres langues nigériennes ne semblent pas servir aux relations amicales des hausaphones natifs. Le taux du songhay-zarma varie très fortement : 85% des répondants disent le parler dans le Boboye, 57% à Niamey, 47% à Dosso, 40% à Filingué, mais seulement 12% à Gaya. Ailleurs, il n'est quasiment jamais parlé puisque les amis songhay-zarmaphones y sont évidemment très rares. Le marché mêle trois langues principales avec cette fois-ci plus de 25% de hausaphones qui disent commercer aussi en songhay-zarma : 96% dans le Boboye, 65% des Niaméyens, 45% des habitants de Dosso et de Filingué et 24% de ceux de Gaya. Le français affiche un taux de 10%, mais 25% des habitants de Niamey disent l'utiliser, certainement par le fait qu'il joue, sur les marchés de la capitale, un rôle véhiculaire entre Nigériens et ressortissants de pays d'Afrique de l'Ouest – Béninois, Burkinabés, Maliens, Togolais...

3. La prière

Presque tous les répondants déclarent vouloir prier en hausa et très peu envisagent une autre langue. D'ailleurs, 35% rejettent le songhay-zarma, 34% le fulfulde, 23% le kanuri, 22% le français et 20% le tamajaq. C'est à Zinder que l'on manifeste le plus fort rejet de la langue d'autrui pour assumer cette fonction religieuse. En fonction des langues, on constate que pour le kanuri, c'est là où il est parlé, c'est-à-dire à Zinder et à Diffa, qu'il est le plus rejeté par les hausaphones. Ce même constat vaut aussi pour le fulfulde. En ce qui concerne le tamajaq, c'est à Tahoua que le rejet est le plus fort. Par contre, pour le songhay-zarma, c'est là où il n'est pas parlé que l'on manifeste un plus grand rejet (Maradi 14% et Zinder 32%), alors qu'à Niamey ils ne sont que 7% à le faire. Dans la région administrative de Tillabéri et les petites villes proches de Niamey (Kollo, Say), il enregistre des scores plus favorables certainement parce qu'il s'agit de zones songhay-zarmaphones historiques et que le hausa n'y est pas véhiculaire. Quant au français, c'est à Maradi et à Zinder que le taux de rejet est le plus fort (plus de 20%), suivi d'Agadèz (14%), de Diffa (10%) de Tahoua (8%) et de Niamey (7%). Il semble donc que plus on s'éloigne de la capitale, plus le français est rejeté. Ce sont d'ailleurs des zones où le hausa est majoritaire.

4. Les langues de l'écriture

Dans l'enseignement public nigérien, près de 60% choisissent leur langue, 40% l'arabe et 45% le français. Mais on relève aussi que 10% pourraient accepter le songhay-zarma à l'école : 29% dans le Boboye, 20% à Dosso et à Niamey, 14% à Gaya mais seulement 8% à Filingué. Maradi affiche un étonnant score de 14% alors que le songhay-zarmaphone n'y est que très peu parlé. Ailleurs, on enregistre un faible taux de réponses pour le songhay-zarma. Le français est préféré à Tahoua par 65% des répondants alors que l'arabe est choisi plus massivement à Maradi par 56% des hausaphones. Au-dessus du taux moyen, on a pour le français : Niamey, Maradi et Dogondoutchi et pour l'arabe : Agadèz, Tahoua et Dogondoutchi. Il semble donc que les grandes villes du sud accordent de plus grandes qualités à la langue officielle alors que le nord semble plus favorable à la langue religieuse. Dogondoutchi résume la situation nationale avec une ambivalence affirmée pour les deux langues. Si l'anglais ne récolte que peu de voix (5%), on peut souligner que ce sont les

répondants de la capitale qui le choisissent à hauteur de 12%. Les zones proches du Nigeria par contre ne semblent absolument pas attirées par la langue « super-véhiculaire ».

Dans l'administration, le hausa reçoit la majorité des voix (76%), mais le français en remporte 37% et le songhay-zarma pourrait aussi servir 15% des hausaphones interrogés, surtout là où vivent des songhay-zarmaphones natifs (Niamey, Boboye, Dosso). C'est à Niamey que les voix octroyées au français sont les plus élevées (48%), suivi de Maradi, Boboye, Dosso et Gaya (autour de 40%).

Pour les documents d'état civil, le hausa reçoit aussi la majorité des voix mais ils sont seulement 56% à le choisir cette fois-ci, alors que le français est désiré par près de 50% des informateurs. On n'accorde presque aucune qualité écrite au songhay-zarma qui reçoit un taux national de 4% mais avec tout de même 14% de voix à Niamey.

En résumé, on accorde assez de confiance au hausa mais le français semble offrir bien des qualités pour les domaines où l'on ne peut se passer d'une langue écrite. Par contre, à l'école, ce n'est pas le caractère écrit de l'arabe qui favorise son choix mais plutôt son côté sacré, son caractère religieux : près de 4 sur 10 veulent le faire acquérir à leurs enfants.

5. Les langues des domaines oraux de l'officialité

Une autorité locale ou nationale devrait se faire entendre avant tout en hausa mais on relève aussi un léger 10% qui ne dissocie pas langue et discours officiels. L'usage du français est principalement souhaité à Niamey et à Agadèz où il recueille plus de 20% de voix, alors que les autres localités se situent près du taux général voire en dessous. Si le songhay-zarma n'est souhaité que par 14% des hausaphones, on relève un meilleur accueil là où il est parlé : dans le Boboye, ils sont plus de 70% (40 sur 55), à Niamey 30% (72 sur 231), 26% à Dosso (10 sur 38) et 21% à Filingué (18 sur 85).

Le parlement national pourrait accorder une meilleure place au français et au songhay-zarma, 20%, même si le hausa reste bien majoritaire (89%). Le français reçoit la préférence des hausaphones des centres urbains comme Niamey (30%) et 20% pour Agadèz, Maradi, Tahoua et Zinder. Le songhay-zarma connaît un taux général de 20% mais c'est à nouveau là où il est parlé qu'il est le plus accepté pour les affaires parlementaires, sauf à Filingué cette fois-ci où il obtient un score inférieur au taux moyen.

Les langues désirées en justice sont les mêmes que celles choisies pour le discours d'une autorité : hausa 88%, songhay-zarma 16%, français 14%, mais, pour ce dernier, plus de 20% à Niamey et dans le

Boboye. Cette dernière zone d'enquête accorde aussi le plus de voix pour le fonctionnement des tribunaux au songhay-zarma. Ils sont même près de 40% à Niamey, 27% à Gaya, 23% à Dosso, mais seulement 11% à Filingué.

Parmi les langues choisies pour les médias audiovisuels (radio et télévision), 95% des voix sont accordées au hausa, 26% au songhay-zarma et 22% au français et seulement un faible 10% au fulfulde et au tamajaq. Pour le songhay-zarma, le taux n'est pas régionalement uniforme : s'il est considéré comme presque inutile à Diffa, Zinder et Agadéz, ils sont 25% à Maradi, 22% à Filingué, plus de 30% à Dosso et Gaya, 48% à Niamey et 80% dans le Boboye à le choisir. On constate donc ici que plus on vit éloigné des songhay-zarmaphones natifs, moins on souhaite entendre leur langue dans les médias nigériens. Il n'y a rien d'intrinsèque aux Hausa dans leur acceptation de la langue de l'autre, mais il faut plutôt voir dans le fait de vivre ensemble un facteur d'ouverture à l'autre et d'acceptation de sa langue. Quant au français, le taux diminue graduellement d'ouest en est : Niamey 32%, Boboye 33%, mais très peu à Dosso et à nouveau Dogondoutchi, 30% à Agadéz, Maradi et Tahoua taux de 20% ou un peu plus, et 14% seulement à Zinder. Pour le fulfulde, c'est à nouveau la cohabitation qui fait qu'on le sélectionne : Tahoua, 15%, Diffa 18%, Maradi 17%, Niamey 22% et Zinder 25%. Ceci est aussi vrai pour le tamajaq puisque c'est à Agadéz qu'on le retient plus favorablement que dans les autres zones d'enquête.

6. Conclusion

Si les hausaphones sont parmi les plus nombreux à ne parler que leur langue, qui dispose, rappelons-le, d'une énorme véhicularité non seulement au Niger mais dans une bonne partie de l'Afrique de l'ouest, ils ne sont pas si fermés à l'autre... La cohabitation avec les songhay-zarmaphones les fait adopter leur langue. En outre, leur tradition commerciale les amène à adopter la langue de leurs clients. Le rapport des hausaphones natifs au français correspond aussi à leur adaptation à l'espace dans lequel ils vivent : il est plus parlé mais aussi plus souvent souhaité dans la capitale Niamey que dans des villes comme Zinder et Maradi, où le hausa est majoritaire, et qui sont, de plus, géographiquement mais aussi économiquement proches des grandes villes du nord du Nigeria, hausaphones. Il faut donc voir dans la dynamique linguistique des hausaphones un pragmatisme certain : leur langue satisfait bon nombre de leurs besoins, le français peut en satisfaire certains dans certaines circonstances (à Niamey, pour la langue écrite) et la deuxième langue véhiculaire, le songhay-zarma, devient, pour eux aussi, un véhicule de communication, du moins dans les régions où il est parlé.